

«Les spectateurs appellent provocation leur propre colère»

Rodrigo Garcia L'enfant terrible du théâtre contemporain présente «Evel Knievel contre Macbeth» au Théâtre de Vidy, à Lausanne, dans le cadre du très riche festival Programme Commun.

Mireille Descombes

Vous ne connaissez pas Rodrigo Garcia? Vous aurez l'occasion de le découvrir bientôt. Fidèle à sa réputation d'iconoclaste, un brin sulfureux et passablement déconcertant, le célèbre metteur en scène hispano-argentin présente son dernier spectacle, «Evel Knievel contre Macbeth (Na terra do finado Humberto)», dès jeudi et jusqu'à dimanche prochain, au Théâtre de Vidy, dans le cadre du Programme Commun (lire encadré).

Créée en novembre dernier à Montpellier, cette pièce nous emmène, comme toujours avec Rodrigo Garcia, sur des terrains non balisés et glissants, où le langage se fait cru et l'image percutante. De quoi ça parle? Impossible à résumer. Disons qu'on y croise à la fois le motard cascadeur Evel Knievel et un Orson Welles «se prenant pour Macbeth même après la fin du tournage». On s'y intéresse également à des corbillards pour nains dessinés par Philippe Starck à partir de Mini Cooper et l'on y apprend les différentes manières de nommer l'escalope panée dans une dizaine de pays du monde entier.

Déjanté? Pas autant qu'on pourrait le croire. Cette liberté face aux règles, l'artiste la revendique comme une forme de survie. Une soif d'ailleurs et de théâtre absolu qui semble remonter à l'enfance. Né à Buenos Aires en 1964, d'un père boucher et d'une mère marchande de légumes, tous deux immigrants espagnols, Rodrigo Garcia a grandi dans les quartiers pauvres de la capitale. Enfant, il découvre le théâtre, ébloui, à travers Federico Garcia Lorca. Il attendra toutefois les années 1980 pour se lancer lui-même dans la mise en scène. Il s'installe ensuite en Espagne, où il fonde, en 1989, sa compagnie La Carniceria Teatro (Théâtre boucherie).

Avant la venue de son spectacle à Vidy, Rodrigo Garcia a accepté de répondre à nos questions. Par écrit et en espagnol, car la précision et la nuance lui tiennent à cœur.

On parle souvent de votre rencontre décisive, enfant, avec le théâtre de Garcia Lorca. Qu'est-ce qui vous avait tant séduit à l'époque et, avec le recul, comment analysez-vous cet épisode?

Il s'agissait de la pièce «Yerma», dans la mise en scène de Victor Garcia. Je devais avoir environ 9 ans. Mes parents m'avaient pris avec eux parce qu'ils n'avaient personne à qui me confier. Et j'ai vu une «Yerma» complètement délirante, avec du bruit, des cris, un tas de figurants à poil et un décor absolument extraordinaire. C'était comme un organisme vivant, qui frappait et englobait les acteurs. Par-dessus tout, je me souviens du noir, de grands moments d'obscurité qui m'ont fait bien peur. A posteriori, je constate que mon théâtre est aujourd'hui très loin de ces effets-là. Il est plus rationnel, et sans les stridences qui m'avaient alors tant plu.

Avant le théâtre, vous avez œuvré dans la publicité. Cela a-t-il influencé votre travail?

Mon passage par la publicité m'a apporté plusieurs choses. D'abord, des connaissances. Ensuite, de l'argent. Enfin, de la rage. Des connaissances, oui, parce qu'en 1982, cette formation universitaire était encore peu spécifique. Il y avait encore peu de réflexion théorique sur le sujet et les ouvrages spécialisés en espagnol n'existaient quasi pas. Il fallait donc compléter le programme avec d'autres matières, comme la philosophie, la sociologie ou l'anthropologie. L'argent? Au fond, il n'y a pas grand-chose à en dire. Lorsqu'on est jeune et pas bête, en tra-



Avec «Evel Knievel contre Macbeth» comme avec tous ses spectacles, Rodrigo Garcia entraîne le spectateur sur des terrains non balisés, où le langage se fait cru et l'image percutante

Marc Ginot

vaillant comme créatif dans une agence de publicité, on gagne beaucoup, du moins à cette époque. J'ai ainsi pu réaliser mes premières créations théâtrales, payer un local de répétition, financer la réalisation du décor... Passons à la colère, à la rage, que je peux expliquer assez facilement. Elle venait du fait que je travaillais dans la publicité, que je faisais quelque chose que je n'aimais pas, alors que j'aurais souhaité me consacrer entièrement au théâtre. Le plus amusant, c'est que je ne connaissais rien à ce métier. J'avais vu beaucoup de choses, j'étais un fidèle spectateur et un bon public, mais je n'étais ni artiste, ni poète. C'est pour cela qu'aujourd'hui encore, mes œuvres surgissent ainsi. Souvent, les gens me disent: «Ce n'est pas comme cela que l'on crée des pièces.» Mais je ne sais pas faire autrement.

La nourriture occupe une grande place dans votre théâtre. Un lien avec votre propre histoire?

Quand on utilise la nourriture, on doit prendre en compte à la fois sa valeur symbolique et sa réalité physique, ses formes, ses couleurs, ses textures, ses saveurs, ses odeurs et même ses emballages. Chaque fois que je recours à la nourriture, c'est donc pour quelque chose de spécifique. Par exemple, dans un spectacle comme «Notas de cocina» créé en 1995, ce qui m'intéressait, c'était le temps - le temps de cuisiner sur scène - donc un temps réel, documentaire, opposé au temps théâtral. Je voulais aussi travailler avec l'odeur, remplir la salle d'odeurs comme on le ferait avec des mots, de la lumière ou de la musique. Par la suite, dans une œuvre comme «L'histoire de Ronald, le

clown de McDonald's», qui date de 2011, j'employais la nourriture comme un outil performatif, avec un propos explicitement politique pour faire référence à la misère et à la torture dans mon pays d'origine. Le monde de la nourriture m'intéresse toutefois de moins en moins, j'aime croire que je m'en suis détaché. Et pourtant non, maintenant que vous m'y faites penser, c'est vrai que dans «Evel Knievel contre Macbeth», elle est toujours présente.

On parle souvent de provocation à propos de vos spectacles. C'est un ingrédient indispensable à vos yeux?

Mais pas du tout. Mon intention est de faire plaisir aux gens. J'imagine que nous allons partager un même environnement intellectuel chaque soir. Et je découvre que les choses ne sont pas ainsi, qu'une grande partie du public n'est pas d'accord avec nous et désigne cela comme de la provocation. Les spectateurs appellent provocation leur propre état d'âme, leur propre colère. Nous, nous n'avons rien fait de mal.

Vous avez dirigé pendant quatre ans le Centre dramatique national (CDN) de Montpellier, que vous avez rebaptisé «Humain trop humain». Vous venez de le quitter. Pourquoi?

Diriger le CDN de Montpellier représentait une création en soi, c'est ainsi que je le comprenais. Ce fut un énorme effort et j'étais prêt à continuer, mais les moyens économiques à disposition ne correspondaient pas à mon projet. J'ai donc préféré redevenir un artiste indépendant, avec tout ce que cela implique. Avant, pour faire une création, je pouvais m'appuyer sur une quarantaine de personnes. Maintenant, je n'en ai plus que deux ou trois. Mais je vais gagner en temps libre pour lire, créer et vagabonder. ●

«Evel Knievel contre Macbeth (Na terra do finado Humberto)» Texte, espace scénique et mise en scène Rodrigo Garcia. Lausanne. Théâtre de Vidy. Du 15 au 18 mars.

Les scènes lausannoises sont en fête

► Programme Commun? Un temps fort des arts de la scène destiné tant au grand public qu'aux professionnels suisses et étrangers. Pour la quatrième fois, et pendant dix jours, le Théâtre Vidy-Lausanne, l'Arsenic et le Théâtre Sévelin 36 mettent en commun leurs programmations pour le plus grand bonheur du spectateur qui, désormais, a la possibilité de profiter au mieux de cette offre grâce à un Pass Commun. Participent également à l'événement le Centre d'art Circuit, qui accueille une performance, et La Manufacture, qui propose des «Partages de midi» autour de certains spectacles, ainsi qu'une rencontre avec Stefan Kaegi.

Parmi les grands noms invités, outre celui de Rodrigo Garcia, on relève la venue à Vidy du performeur sud-africain Steven Cohen et celle du Suisse Christoph Marthaler avec «Tiefer Schweb». Figure libre de la nouvelle vague belge, le chorégraphe Jan Martens sera présent à Sévelin 36 avec «Rule of Three», spectacle conçu comme un recueil de nouvelles, une collection

d'histoires brèves basées sur des contrastes. La vitalité de la scène helvétique sera aussi mise en évidence avec «Luxe, calme», le nouveau spectacle du metteur en scène Mathieu Bertholet; «Fire of Emotions: The Abyss», de la performeuse Pamina de Colon; le «débat» musical entre le metteur en scène Christophe Jaquet et l'ethnomusicologue et journaliste Thomas Burkhalter. Enfin, en danse, on ne manquera pas la nouvelle création de Marie-Caroline Hominal et Markus Öhrn. Il y sera question de transformation, d'inversion des rôles, de changement d'identité. Tout un programme!



A voir

Programme Commun. Du 14 au 25 mars à Lausanne. www.programme-commun.ch.



Richard Dumas

«Souvent, les gens me disent: «Ce n'est pas comme cela que l'on crée des pièces.» Mais je ne sais pas faire autrement»